
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16 /2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53612

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

biographique (chapitres II et III) et une approche thématique (celle du long chapitre IV). La longueur du chapitre IV n'est cependant pas uniquement due à son caractère analytique; les parties historiques et biographiques en sont bien plutôt la préparation: c'est l'articulation des problématiques qui donne toute leur portée et tout leur sens à la relation au contexte et aux données biographiques. La disproportion apparente est l'effet d'une stratégie qui a aussi pour effet les »tournants« dans l'œuvre de Schleiermacher ayant donné lieu à bien des débats) de privilégier l'unité de l'œuvre et sa transformation interne sur les coupures et les tournants.

Jugé en fonction de son intention déclarée – restituer l'individualité d'une œuvre représentative d'une époque dont le caractère de transition requiert précisément l'étude immanente de telles transformations –, cet ouvrage stratégiquement construit atteint pleinement son objectif. Il rompt non seulement avec l'opposition du romantique au »Père de l'Église« mais, en reconstruisant l'unité individuelle d'une pensée en relation avec son contexte, »corrige« la tentative faite par Dilthey pour penser Schleiermacher en fonction de l'esprit d'une époque: non seulement la signification politique ressort mieux que chez Dilthey, mais – l'élève dépassant le maître – l'individualité (*Eigentümlichkeit*) de l'œuvre de Schleiermacher est traitée comme une œuvre littéraire au sens fort du terme. C'est en effet précisément ainsi que K. Nowak échappe aux dangers de la relation avec le contexte qu'il signale très lucidement au début de son livre. La signification de l'œuvre de Schleiermacher dans son époque peut dès lors être identifiée par K. Nowak au moyen d'une idée centrale qui la structure toute entière, celle d'»homme universel«: »Schleiermachers Denken war im Sinne der Gewißheit, in einer neuen Schöpfungsstunde der Menschheit zu leben, wohl »radikal«, in seiner auf den Menschen und seine Wirklichkeit gerichteten Gestalt jedoch um eine besonnene Ausarbeitung der Sachhaltigkeit der religiösen und ethischen Tatbestände bemüht. Eine eschatologische Perspektive blieb gleichwohl in ihrer Dynamik bestimmend. Das Sein war von der Kategorie des Werdens umgriffen und auf Vollendung disponiert« (p. 298).

Gérard RAULET, Rennes/Paris

Johann Moritz SCHWAGER's Bemerkungen auf einer Reise durch Westphalen bis an und über den Rhein. Neudruck der Ausgabe Leipzig und Elberfeld 1804. Nachwort von Olaf EIMER, Bielefeld (Verlag für Regionalgeschichte) 1987, X-413 p.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, aristocrates et marchands mis à part, la population était sédentaire; une fois terminés le tour de compagnonnage des uns ou les études à l'Université et le préceptorat des autres, l'horizon des bourgeois s'était volontiers limité au pays qu'à pied ou à cheval ils pouvaient parcourir dans la journée. Sous cet angle un changement de mentalité devient perceptible dès le dernier tiers du XVIII^e siècle et l'envie de voyager finit même par contaminer de braves petits pasteurs.

Le récit de voyage était devenu un genre d'autant plus à la mode qu'il permettait à ceux qui, faute de moyens et d'occasions, étaient obligés de se cantonner dans les étroites limites de leur province, voire de leur canton, de s'ouvrir au monde. On voyageait alors par procuration comme aujourd'hui, toute proportion gardée, on fait du sport par procuration en restant assis dans son fauteuil face à la télévision, regardant les autres pédaler ou courir après le ballon. Les détails sur le voyageur, sa façon de penser, ses réactions et ses impressions personnelles, qui, à nos yeux, ne semblent souvent avoir qu'un intérêt strictement personnel, pouvaient permettre au lecteur contemporain de s'identifier avec lui. Grâce aux informations recueillies, à la comparaison avec d'autres villes ou pays, d'autres sociétés, genres de vie et mentalités, il pouvait avoir l'impression de participer à l'évolution, qui semblait se faire ailleurs tandis qu'elle tardait chez lui, ou au contraire, se sentir rassuré, voyant que dans son petit monde tout était encore en place comme du temps de ses pères, tandis qu'ailleurs les choses commençaient

à bouger. Curieux ou inquiet, même le petit bourgeois commençait à éprouver le besoin de voir son propre pays en perspective, pour savoir où il en était.

Tandis que les Riesbeck ou les Reichardt parcouraient l'Empire ou plusieurs pays, d'autres commençaient à découvrir le charme de la petite province. Ainsi, en 1802, à 64 ans, deux ans avant sa mort, Johann Moritz Schwager, prédicateur à Jöllenbeck, près de Bielefeld, sujet prussien alors, éprouva à son tour le besoin de retourner voir le pays où il avait passé sa jeunesse, parcourant durant quatre semaines, en calèche ou à cheval, la Westphalie, une partie de la Rhénanie et l'ancien duché de Berg, sa vraie »patrie«. Il évoque les mœurs et la vie des différentes localités et villes qu'il visite, dont Hamm, Dortmund, Hagen, Düsseldorf, Unna, Cologne et Bielefeld. Il ne cherche pas à donner une description complète des lieux, mais à noter ce qui le frappe. Ainsi la personnalité du voyageur s'affirme; il prétend chercher surtout l'homme sans masque en faisant fi de la hiérarchie sociale, sans toujours y échapper. Mais s'il est fier d'être écrivain, c'est aussi parce qu'écrire est à ses yeux l'expression de celui qui pense par lui-même. Tout en tournant le dos à la tendance encyclopédique du récit de voyage, représentée surtout par Nicolai (*Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz*, 1783-96) et en cédant parfois au subjectivisme, introduit par le *Sentimental Journey* (1769) de Sterne, il est trop marqué par l'*Aufklärung* pour se contenter de nous livrer ses impressions.

Bien que J. Moser ait essayé de redorer leur blason dans les *Patriotische Phantasien* (1774-78), l'image des Westphaliens était mauvaise. Voltaire n'avait-il pas stigmatisé dans *Candide* (1759) leur niaiserie et la »grossièreté de leurs mœurs«, que même Schwager évoque encore (p. 19)? Et tout pasteur qu'il est, il estime que celle-ci était surtout sensible dans les régions protestantes, acquises par la Prusse. Il l'explique par le fait qu'il y régnait une plus grande liberté. Dans les régions catholiques par contre, les enfants étaient plus polis, parce que leurs maîtres exigeaient plus de respect que les pasteurs, qui, eux, avaient volontairement renoncé au nimbe du sacré. Et de se demander si ce n'était finalement pas au détriment de leurs ouailles.

En homme d'église, il s'intéresse en premier lieu au clergé et aux écoles, précisant que son récit de voyage diffère nécessairement de celui d'un médecin, d'un économiste ou d'un homme politique. A plusieurs reprises, il affiche son crédo: marqué par l'*Aufklärung*, il rejette surtout les hypocrites, les sectaires et les enthousiastes et milite pour une religion raisonnable, basé sur la raison et la morale. Ainsi il considère que le premier devoir du chrétien est le »*Rechtthun*« (p. XIII), c.à.d. vivre et agir selon les principes moraux et les lois. Il sait bien que pour bon nombre de ses contemporains, cette exigence n'a rien à voir avec la religion; pour lui par contre, elle en est l'essence. Il sait cependant aussi qu'on ne saurait »extirper tous les préjugés«, il reconnaît même que quelques-uns sont utiles, puisqu'ils contribuent »au maintien des bonnes mœurs« (p. 35). Tout en estimant que, habituées à se servir de leur raison, les jeunes générations avaient besoin d'une autre nourriture spirituelle que leurs parents, il se montre prudent en ce qui concerne l'introduction de nouveaux recueils de cantiques. Pour lui, il n'y a guère de différence entre le pasteur et le maître d'école, car il veut en même temps enseigner à ses fidèles ce qui leur est utile dans la vie de tous les jours. Réaliste, il se demande aussi en rendant visite à ses confrères, si leurs paroisses sont capables de les nourrir. A cet effet, il regarde le niveau de vie du pays, remarque si la contrée est fertile et même ce qu'on y cultive. Comme lui-même se trouve à la tête d'une belle paroisse, il a l'habitude de boire au petit déjeuner un verre de malaga ou, à défaut, un verre de bon vin.

S'il rejette catégoriquement l'athéisme et l'immoralité, il fait preuve d'une certaine tolérance, bien qu'il se félicite de rencontrer un curé qui n'a guère »*eine katholische Physiognomie*« (p. 105). Il sait certes qu'il est impossible de réunir les différentes confessions chrétiennes, mais souhaite »*eine Vereinigung des christlichen Sinns*« (p. 325). A Cologne il se réjouit de voir que les protestants profitent enfin de la liberté de culte. Là où l'ordre de l'Empereur avait été impuissant, le nouveau régime a imposé la tolérance, mais il craint que les moines n'aient pas

dit leur dernier mot. S'il leur reconnaît le grand mérite d'avoir autrefois introduit et perfectionné l'agriculture, dans le présent, leur vie contemplative doit choquer bien des protestants. Tandis que tel pasteur, obligé pour survivre de se faire en même temps maître d'école, ne touche que 200 écus, les 18 Bénédictins de Marienfeld, qui ne font que chanter aux vêpres et dire des messes, disposent de 60000 écus par an. Mais à l'adresse de ses coréligionnaires, il explique leur conception religieuse par leur éducation; à l'en croire, c'est en vain qu'ils cherchent à compenser les rigueurs du célibat en faisant bonne chère; conscient que le pasteur a l'avantage d'être père de famille, il ne leur envie nullement leur »bonne vie sybarite« et il estime même que la République française, qui englobait alors la rive gauche du Rhin, avait tort de les chasser des couvents sans leur donner de quoi vivre, étant donné qu'ils n'avaient pas appris à gagner leur vie à la sueur de leur front. Ils risqueront cependant de perdre également leurs privilèges quand le roi de Prusse aura étendu son pouvoir jusqu'à Marienfeld, ce qui, à son avis, ne saurait tarder. En même temps il espère que l'exemple de la République française ou de la Prusse devraient faire réfléchir les parents catholiques et les inciter à ne plus destiner leurs enfants au couvent. Il aurait certes préféré que le changement eût été l'effet des lumières plutôt que des mesures gouvernementales, il ne se félicite pas moins que de ce fait le bon sens risque de faire des progrès au détriment du »mysticisme«.

Comme le remarque O. Eimer dans la préface, Schwager anticipe la thèse que Max Weber allait défendre en 1905, en se demandant pourquoi les catholiques étaient moins entreprenants que les protestants, mais il l'explique par le trop grand nombre de jours fériés et l'influence des maîtres d'école protestants, tenants de l'Aufklärung, tandis que les curés lui semblent encore marqués par l'obscurantisme. Lors d'un incendie, les catholiques ne semblent-ils pas davantage croire à la vertu de la prière qu'à l'efficacité d'une bonne pompe à incendie?

Son rationalisme est bien pondéré; ainsi il ne l'empêche pas de rejeter les thèses de Beccaria et de plaider en faveur de la peine capitale, vu que les bandes de brigands étaient pires que des »Robespierre« (p. 89) et que les prisons n'amélioraient pas les malfaiteurs. A son avis, seule la peine de mort pouvait faire peur aux voleurs et aux brigands!

En second lieu, le pasteur Schwager s'intéresse à l'industrialisation naissante du pays parcouru, en avance sur le reste de l'Allemagne. C'est ainsi que, plein d'admiration, il décrit avec force détails le fonctionnement d'une des premières machines à vapeur, une invention qui apparente l'homme aux dieux. Dans le douloureux débat sur le machinisme, qui allait accompagner la révolution industrielle, le pasteur Schwager se fait le défenseur des innovations techniques, sans craindre que les machines remplacent les hommes, d'autant moins qu'il voit que les propriétaires des manufactures n'étaient pas les seuls à s'enrichir, comme le prouvaient p. ex. les belles maisons de Hagen. Les répercussions économiques et sociales l'intéressent cependant moins que le progrès technique. Parallèlement il plaide pour une libéralisation du commerce et proteste notamment contre les entraves imposées par la République française, qui perturbaient la navigation sur le Rhin. Comme chaque nation avait des qualités particulières, chacune devrait pouvoir profiter du développement du commerce international.

Il s'interroge aussi sur la sécurité des routes, le patriotisme des pays qu'il parcourt, faisant remarquer que les habitants de la région de Münster supportaient mal le joug de la Prusse, tandis que ceux de Paderborn attendaient avec impatience d'être annexés, car ils espéraient alors être délivrés du joug du clergé et des hobereaux. Il remarque notamment que le paysan ne retrouverait sa liberté que s'il quittait la terre: »der Bauer kann jetzt nicht anders mehr frei werden, als wenn er dasjenige wieder zurückgiebt, was ihm seine Freiheit mit seinem freien Willen nahm« (c. à. d. le sol qu'il cultive) (p. 10). Et de se demander sous l'influence de la Révolution française: »ob es auch billig sey, dem arbeitenden Bauer die Haut über die Ohren zu ziehen?« (p. 10) A quoi pouvaient bien servir les ordres privilégiés? »Ueberhaupt mögte eine Welt ohne Mönche und Nonnen, und ohne drückende Gutsherrschaften wohl so schlimm nicht seyn« (p. 11). Il sent sans regret que la constitution de l'Empire n'attend plus que le coup de grâce et estime ou espère que la Révolution aura fatalement des répercussions

sur la constitution des pays allemands. Mais il ne se fait pas d'illusions, car il sait que l'idéal n'existe pas ici-bas; si la République française a aboli la dîme, les charges qui subsistent ne lui paraissent pas moins écrasantes, de sorte que les habitants de l'autre côté du Rhin n'ont rien gagné au change. Les Français y sont d'ailleurs considérés comme des occupants, voire des ennemis, parce qu'ils exploitent le pays. Il admire par contre Bonaparte, estimant, selon le vieux cliché conservateur, que, si des méfaits ont été commis en son nom, il »n'en savait rien« (p. 95).

Fallait-il éditer in extenso ce long récit de voyage parfois bien disert? Manifestement, il n'a qu'un intérêt historique limité. On admirera d'autant plus le courage de l'éditeur qui présente ce volume comme le premier de l'édition des œuvres de J. M. Schwager.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Josef SMETS, Thomas F. FABER, Kevelaer. *Gesellschaft und Wirtschaft am Niederrhein im 19. Jahrhundert*, Kevelaer (Verlag Butzon & Bercker) 1987, 295 p. (Land und Leute zwischen Rhein und Maas, Veröffentlichungen zur Volkskunde und Kulturgeschichte, Bd. 3).

Ce dossier rassemble des éléments convergents sur la commune rurale de Kevelaer et sur les communes voisines, près de Clèves, sur le Rhin inférieur, au début du XIX^e siècle. Il a été élaboré, avec l'appui des autorités locales, dans le cadre de projets de recherche conduits par les Universités de Duisburg et de Bonn.

On a d'abord traduit la »Statistique«, qu'ont rédigée en 1803 les fonctionnaires des »départements réunis«, selon la pratique générale de l'administration napoléonienne. Le recensement des hommes et des bêtes y est complété d'observations »sur le physique du territoire« et d'une »partie historique, militaire et économique«.

Josef Smets, initié aux méthodes de l'école des Annales, présente ensuite une monographie fouillée de démographie historique, qui s'étend de 1780 à 1825, sous trois régimes politiques successifs. Il établit le mouvement de la population (naissances, mariages, décès) par des tableaux et courbes abondants et précis, commentés avec compétence. Il s'intéresse également à l'évolution du climat physique et il conclut par une analyse des registres fiscaux de 1825, »trésor inestimable pour les historiens et statisticiens du XIX^e siècle«. Si l'agriculture l'emporte, l'artisanat est actif; l'habitat connaît souvent un fort entassement; les domestiques représentent le cinquième de l'ensemble, ce sont surtout des cadets dans un régime successoral qui avantage l'aîné (Anerbenrecht).

L'article de Thomas F. Faber est extrait de son mémoire de maîtrise. Le précieux cadastre français de 1810 permet de cerner l'extension des communaux: le tiers de la superficie, utilisé comme pâturage. Le régime impérial ayant laissé un lourd endettement, l'administration prussienne autorise l'aliénation entre 1823 et 1844. Un examen attentif des matériaux conduit à un tableau de la répartition des acquéreurs par groupes sociaux: 26 % de paysans, 18 % de Kâtner (petits fermiers), 24 % de journaliers, le reste d'artisans, commerçants et petits bourgeois. Seulement des gens du pays, car il n'y a pas eu de publicité extérieure. Si la vente est faite par parcelles et si des indigents s'endettent, le lot moyen se situe autour d'un hectare; quelques-uns plus aisés rassemblent de 20 à 50 hectares.

Avec cet ouvrage clair et solide, fondé sur des sources à la fois allemandes et françaises, on dispose donc d'un échantillon significatif pour mieux comprendre l'évolution sociale de l'ancien duché de Clèves à travers la fin de l'Ancien Régime, la période de l'annexion française et le Vormärz.

Pierre BARRAL, Nancy